

PSYCHANALYSE ET HERMÉNEUTIQUE

QUELLES questions pose-t-on quand on s'interroge sur les rapports entre la psychanalyse et l'herméneutique? Commençons par l'herméneutique. On entend ici par herméneutique une discipline proche de l'exégèse, c'est-à-dire de l'interprétation des textes. Mais tandis que l'exégèse est une discipline de premier degré qui concerne les règles d'interprétation d'une catégorie déterminée de textes, l'herméneutique est une discipline de deuxième degré qui s'efforce de dégager les conditions de possibilité de l'interprétation des textes en général. Historiquement, l'exégèse s'est appliquée à trois grandes catégories de textes : des textes religieux (principalement bibliques dans la tradition occidentale, juive et chrétienne), des textes littéraires (principalement ceux de l'Antiquité grecque et romaine, depuis la Renaissance et à l'époque des Lumières), enfin des textes juridiques (dans la mesure où nulle loi ne s'applique directement à des cas singuliers sans le recours à des précédents dont la suite cohérente forme la jurisprudence). L'herméneutique s'est constituée en discipline autonome du jour où le problème général du rapport entre texte et interprétation s'est superposé au problème des règles particulières à appliquer à telle catégorie de textes.

Quant à la psychanalyse, j'en emprunte la définition à

Freud lui-même dans l'essai intitulé *Psychanalyse et théorie de la libido*¹ : « La psychanalyse est le nom donné 1) à une procédure (*Verfahren*) d'investigation des processus psychiques, 2) à une méthode (basée sur cette investigation) pour le traitement (*Behandlungsmethode*) des désordres névrotiques, et 3) à une collection de conceptions (*Einsichten*) psychologiques qui s'est développée selon ces lignes et a pris graduellement la consistance d'une nouvelle discipline scientifique. » Cette relation triangulaire entre une procédure d'investigation, une méthode de traitement et une théorie est à mes yeux capitale. C'est ce rapport tout à fait spécifique entre la théorie, d'une part, et, d'autre part, le couple constitué par la procédure d'investigation et la méthode de traitement qui introduit la question que nous posons ici du rapport entre psychanalyse et herméneutique.

La question, en effet, ne se pose pas – et en fait ne s'est pas posée – aussi longtemps qu'on a pu tenir, sans discussion majeure, la psychanalyse pour une science d'observation, c'est-à-dire une science au même statut épistémologique que les sciences naturelles. Dans ces sciences, les propositions théoriques ont pour fonction de systématiser, d'expliquer et de prédire des phénomènes qui, directement ou indirectement, tombent sous l'observation empirique. Même si nous n'exigeons plus – comme à l'époque de l'empirisme étroit – qu'une théorie soit directement validée par des observables, et même si nous admettons l'introduction d'entités théoriques non directement observables et reliées seulement indirectement à l'expérience par des « règles de correspondance », bien plus,

1. *Psychanalyse et théorie de la libido* (1922-1923), trad. J. Alouïan, A. Bourguignon, P. Coet, A. Rauzy, dans *Résultats, idées, problèmes*, vol. II (trad. *Gaüves complètes*, vol. XVI, PUF, 1991).

même si nous substituons (avec Karl Popper) un critère de falsifiabilité au critère ancien de vérification, c'est encore par des faits observables qu'une théorie doit être finalement falsifiée au terme d'un nombre aussi grand qu'on voudra de procédures intermédiaires. C'est finalement le rapport entre procédures et fait empirique qui détermine le statut d'une science théorique auquel jusqu'à présent seules les sciences de la nature satisfaisent pleinement. Or c'est ce rapport entre théorie et fait qui est finalement en question en psychanalyse. Et la question du statut herméneutique de la psychanalyse est née des échecs de toutes les tentatives pour traiter la psychanalyse comme une science d'observation parmi d'autres, c'est-à-dire finalement comme une science naturelle.

Freud lui-même, dans ses écrits théoriques, n'a pas mis sérieusement en doute l'appartenance de la psychanalyse aux sciences de la nature. On peut lire, dès l'*Esquisse de 1895*, puis dans le chapitre VII de *L'Interprétation du rêve*, dans les *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, dans les écrits de *Métapsychologie*, et encore dans les *Nouvelles leçons d'introduction à la psychanalyse*, et jusqu'à l'*Abrégé de psychanalyse*, des déclarations non équivoques de Freud sur la parenté de la psychanalyse avec les autres sciences de la nature et d'abord avec la biologie. Outre ces déclarations d'intention, les entités théoriques construites par la théorie freudienne dans les écrits de *Métapsychologie* – libido, refoulement, formation de compromis, inconscient, conscient, préconscient, moi, ça, surmoi, etc. – sont censées pouvoir être inscrites dans un modèle de type économique, c'est-à-dire un modèle qui ne met en jeu que des énergies et leur distribution dans des systèmes assimilés eux-mêmes à des lieux (inconscient, conscient, préconscient). À son tour, la représentation de ces lieux relève d'un modèle topique, associé au modèle

statut théorique et la réduire à une praxis sans principe. Par le « faire » psychanalytique, j'entends précisément l'ensemble constitué par la procédure d'investigation, la méthode de traitement et l'appareil théorique, selon la déclaration même de Freud rapportée au début de cet essai. La thèse que je veux développer ici est triple.

1) Ce qui vaut comme fait en psychanalyse est d'une autre nature que ce qui vaut comme fait dans les sciences de la nature et en général dans les sciences d'observation, en raison du caractère spécifique de la procédure d'investigation et de la méthode de traitement qui sélectionnent ces faits.

2) La théorie elle-même doit être reformulée selon des modèles autres que le modèle de distribution d'énergie, en raison du rapport spécifique de la théorie au fait psychanalytique à travers la procédure d'investigation et la méthode de traitement. C'est dans ces deux premières thèses que se trouve contenu le caractère herméneutique de la psychanalyse. Pour anticiper sur le développement qui suit, je dirai que la notion de fait en psychanalyse présente une certaine parenté avec la notion de texte ; et que la théorie est à l'égard du fait psychanalytique dans un rapport analogue à celui de l'exégèse au texte dans les sciences herméneutiques.

3) Une troisième thèse viendra tempérer les deux précédentes. Il me semble, en effet, que la reformulation herméneutique de la psychanalyse se heurte à des limites indépassables qui font plutôt de la psychanalyse une discipline mixte, dont le statut ambigu explique les hésitations des épistémologues concernant sa place parmi les sciences.

économique. Si l'on ajoute les lois de développement des systèmes, les stades libidinaux, etc., une dimension génétique complète le modèle topique-économique. On obtient ainsi un modèle complexe, mais parfaitement homogène, de distribution et de transformation d'énergies. C'est ce modèle qui, aux yeux de Freud, assure l'appartenance de la psychanalyse au groupe des sciences naturelles et sa soumission au même modèle épistémologique.

Le doute concernant le caractère empirique, observationnel, naturaliste – ou comme on voudra dire – de la psychanalyse n'est pas venu d'abord de la psychanalyse elle-même, mais des logiciens et des épistémologues, pour la plupart anglosaxons. Ceux-ci ont en général soutenu que la psychanalyse ne satisfaisait pas aux critères minimaux d'une science empirique. Ses entités théoriques sont dénoncées comme aussi peu vérifiables ou falsifiables que les entités médiévales de la physique avant la révolution galiléenne. Quant à ses procédures de validation, elles sont trop dépendantes de l'entretien analytique, lequel, n'étant pas ouvert à l'examen public, ne permet pas une critique des résultats par une communauté de chercheurs indépendants. Je n'hésite pas à dire que, aussi longtemps qu'on s'efforce de placer la psychanalyse au rang des sciences d'observation, l'attaque des épistémologues contre la psychanalyse demeure sans réplique.

Deux voies s'ouvrent alors : ou bien rejeter en bloc la psychanalyse parce que non scientifique, ou bien remettre en question son statut épistémologique. C'est la seconde voie qu'on essaie ici de suivre. Si l'on s'y risque, c'est parce que le dernier mot sur la psychanalyse n'est pas prononcé dans ce que Freud dit de la psychanalyse, mais dans ce qu'il fait. Par cette formule, je ne veux pas priver la psychanalyse de tout

mais le désir en tant que signification capable d'être déchiffrée, traduite et interprétée. La théorie devra donc tenir compte de ce que nous appellerons désormais la dimension sémantique du désir. On voit déjà la méprise dans laquelle s'engagent les discussions épistémologiques ordinaires : les faits en psychanalyse ne sont en aucune façon des faits de conduite observables. Ce sont des « comptes rendus » (*reports*). Même les symptômes partiellement observables n'entrent dans le champ de l'analyse qu'en relation à d'autres facteurs verbalisés dans le compte rendu. C'est cette restriction sélective qui nous contraint de situer les faits relevant de la psychanalyse dans une sphère de motivation et de signification.

Deuxième critère. La situation analytique ne cible pas seulement ce qui est dicible, mais ce qui est dit à une autre personne. Ici aussi le critère épistémologique est guidé par quelque chose d'absolument central dans la technique analytique. Le stade du transfert à cet égard est hautement significatif ; nous serions tentés en effet de confiner la discussion sur le transfert dans la sphère de la technique psychanalytique, au sens le plus étroit du mot, et par conséquent de méconnaître les implications épistémologiques concernant la recherche de critères pertinents. Dans un essai important de 1914, *Remémoration, répétition et perlaboration*² (*Durcharbeiten, working through*), Freud décrit le transfert comme « l'instrument principal pour contrecarrer la compulsion du patient à répéter et pour transformer celle-ci en un motif de remémoration ». Si le transfert a cette vertu, c'est parce qu'il constitue quelque chose comme « un espace de jeu dans lequel la compulsion de répétition est autorisée à se déployer dans une liberté presque complète ». Le transfert, dit encore Freud, « crée une

2. *Op. cit.*, note 7, p. 24.

I. QU'EST-CE QU'UN FAIT EN PSYCHANALYSE ?

Cette question préalable est généralement éludée dans tous les comptes rendus de la psychanalyse qui se bornent à un exposé de la théorie séparé des procédures d'investigation et de la méthode de traitement. On oublie que la théorie psychanalytique est, d'une certaine manière qu'on dira dans la seconde partie, la codification de ce qui a lieu dans la situation analytique et plus précisément dans la relation analytique. C'est là que quelque chose se passe qui mérite d'être appelé l'expérience analytique. En d'autres termes, l'équivalent de ce que l'épistémologie de l'empirisme logique appelle « observable » est d'abord à rechercher dans la situation analytique, dans la relation analytique. La première tâche est donc de montrer de quelle façon la relation analytique opère une sélection parmi les faits qui sont à prendre en compte par la théorie. Je retiens pour notre discussion quatre critères régissant ce processus de sélection.

Premier critère. N'entre dans le champ d'investigation et de traitement que cette part de l'expérience capable d'être dite. Inutile d'insister ici sur le caractère de *talk-cure* de la psychanalyse. Cette restriction au langage est avant toute chose une restriction inhérente à la technique analytique. C'est le contexte particulier de non-engagement dans la réalité, propre à la situation analytique, qui force le désir à parler, à passer à travers le défilé des mots, à l'exclusion de toute satisfaction substituée aussi bien que de toute régression vers l'*acting out*. Ce criblage par le discours dans la situation analytique fonctionne aussi comme critère de ce qui sera tenu pour l'objet de cette science : non pas l'instinct en tant que phénomène physiologique, ni même le désir en tant qu'énergie,

autre peut répondre ou se refuser, gratifier ou menacer. Bien plus, il peut être réel ou imaginaire, présent ou perdu, source d'angoisse ou objet de deuil réussi. Par le transfert, la psychanalyse fait jouer toutes ces possibilités alternatives en transposant le drame qui a engendré la situation névrotique sur une sorte de scène artificielle en miniature. Ainsi, c'est sur une scène analytique elle-même qui contraind la théorie l'expérience intersubjectivité dans la constitution même de la libido et à la concevoir moins comme un besoin que comme un souhait dirigé vers autrui.

Troisième critère. Le troisième critère introduit par la situation analytique concerne la cohérence et la résistance de certaines manifestations de l'inconscient qui ont conduit Freud à parler de «réalité psychique» par contraste avec la réalité matérielle. Ce sont les traits différentiels de cette réalité psychique qui sont psychanalytiquement pertinents. Ce critère est paradoxal dans la mesure où c'est précisément ce que le sens commun oppose à la réalité qui constitue la réalité psychique.

Dans les *Leçons d'introduction à la psychanalyse*³, Freud écrit : « Les fantasmes possèdent une réalité psychique opposée à la réalité matérielle [...] Dans le monde de la névrose, cette réalité psychique joue le rôle dominant. » Symptômes et fantasmes « font abstraction de l'objet et renoncent ainsi à toute relation avec la réalité externe ». C'est alors que Freud fait référence à « des scènes infantiles », lesquelles ne sont pas « toujours vraies ». Cette remarque est d'une importance particulière, si l'on se souvient avec quelle difficulté Freud abandonna son hypothèse initiale d'une séduction réelle de l'enfant par le père. Quinze ans plus tard, il souligne combien cette découverte est demeurée troublante pour lui. Ce qui

3. Trad. dans *Œuvres complètes*, vol. XIV : 1915-1917, PUF, 2000.

région intermédiaire entre la maladie et la vie réelle à travers laquelle se fait la transition de l'une à l'autre ». C'est cette notion de transfert comme « espace de jeu » ou « région intermédiaire » qui guidera nos remarques sur le second critère de ce qui est psychanalytiquement pertinent comme fait. On peut lire, en effet, comme en abrégé dans la situation de transfert la relation à l'autre constitutive de la demande érotique. C'est de cette manière que le transfert prend place non seulement dans une étude de la technique analytique mais aussi dans une recherche épistémologique des critères. Le transfert révèle ce trait constitutif du désir humain : non seulement de pouvoir être énoncé, porté au langage, mais encore adressé à autrui ; plus précisément, il s'adresse à un autre désir qui peut lui-même se refuser. Ce qui est ainsi criblé de l'expérience humaine, c'est la dimension intersubjective du désir. Autrement dit, la relation à l'autre n'est pas quelque chose d'ajouté au désir. À cet égard, la découverte par Freud du complexe d'Œdipe au cours de son auto-analyse a, par rapport à toutes les découvertes ultérieures, une valeur prémonitoire : le désir y est immédiatement saisi dans sa structure triangulaire, mettant en jeu deux sexes et trois personnes. Il en résulte que ce que la théorie articulera comme une castration symbolique n'est pas un facteur additionnel, extrinsèque, mais atteste la relation initiale du désir à une instance d'interdiction, qui impose des idéaux, vécus par l'enfant au niveau du fantasme comme menace paternelle dirigée contre ses activités sexuelles.

Dès le début, par conséquent, tout ce qui pourrait être considéré comme un solipsisme du désir est éliminé, comme ce serait le cas dans une détermination purement énergétique du désir comme tension et décharge. La médiation de l'autre est constitutive du désir humain en tant qu'adressé à... Cet

Proche de la scène infantile, nous pouvons placer tout le domaine des objets abandonnés qui continuent à être représentés comme fantasmes. Freud introduit cette notion en liaison avec le problème de la formation de symptômes. Les objets abandonnés par la libido fournissent le chaînon manquant entre la libido et ses points de fixation dans le symptôme.

De la notion d'objet abandonné, la transition est aisée à celle d'objet substitué, qui nous place au cœur même de l'expérience analytique. Les *Trois essais sur la théorie sexuelle* prennent pour point de départ la variabilité de l'objet par contraste avec la stabilité du but de la libido et dérivent de ce contraste la substituabilité des objets d'amour. Dans l'essai intitulé *Pulsions et destin des pulsions*⁴, Freud construit sur cette base les configurations typiques procédant de la combinatoire de ces substitutions, par inversion, renversement, etc., étant entendu que le moi lui-même peut assumer la place de l'objet, comme dans le cas du narcissisme.

La substituabilité, à son tour, est la clef d'une autre série de phénomènes fondamentaux pour l'expérience analytique. Dès l'époque de *L'Interprétation du rêve*⁵, Freud a aperçu ce trait remarquable des rêves de pouvoir se substituer à un mythe, à un thème folklorique, à un symptôme, à une hallucination ou à une illusion. En effet, toute la réalité de ces formations psychiques consiste dans l'unité thématique qui sert de base pour le jeu réglé de leurs substitutions. Leur réalité est leur signification, et leur signification est leur aptitude à se substituer les unes aux autres. C'est en ce sens que les notions d'objet perdu et d'objet substitué - notions

4. Inclus dans *Métapsychologie*, cf. bibliographie.

5. Ch. 1.

est déconcertant, en effet, c'est qu'il ne soit pas cliniquement pertinent que la scène infantile soit vraie ou fausse. C'est précisément ce qui est exprimé dans la notion de « réalité psychique ».

Mais les résistances à la notion de réalité psychique ne viennent pas seulement du sens commun : d'une certaine façon elle est en contradiction apparente avec l'opposition fondamentale en psychanalyse entre le principe de plaisir, d'où relève le fantasme, et le principe de réalité. C'est donc pour la psychanalyse elle-même que le concept est paradoxal.

Les conséquences épistémologiques de ce paradoxe de l'expérience analytique sont considérables ; alors que la psychologie académique ne rencontre pas un tel paradoxe, dans la mesure où ses entités théoriques sont supposées renvoyer à des faits observables et finalement à des mouvements réels dans l'espace et dans le temps, la psychanalyse opère seulement avec la réalité psychique et non avec la réalité matérielle. Dès lors, le critère de cette réalité n'est plus qu'elle soit observable, mais qu'elle présente une cohérence et une résistance comparables à celles de la réalité matérielle.

L'éventail de phénomènes satisfaisant à ce critère est immense. Les fantasmes dérivant des scènes infantiles (observation des relations sexuelles entre les parents, séduction et, avant tout, castration) constituent le cas paradigmatique, dans la mesure où, en dépit de leur base fragile dans l'histoire réelle du sujet, ces fantasmes présentent une organisation hautement structurée et sont inscrits dans des scénarios à la fois typiques et limités en nombre.

Mais la notion de réalité psychique n'est pas épuisée par celle de fantasme au sens de ces scénarios archaïques. L'imaginaire, en un sens large, couvre toutes sortes de médiations impliquées dans le développement du désir.

cardinales de l'expérience analytique — méritent d'occuper une position clef également dans la discussion épistémologique. Pour le dire simplement, elles interdisent de parler de « faits » en psychanalyse comme on en parle dans les sciences d'observation.

Si l'on considère encore que le travail de deuil se rattache à son tour à la problématique de l'objet perdu et de l'objet substitué, on entrevoit l'amplitude des phénomènes qui se greffent sur l'objet abandonné. Mais ce n'est pas tout. Le phénomène du deuil nous ramène au cœur même de la psychanalyse. Celle-ci, en effet, commence par reconnaître le fantasme comme le paradigme de ce qui pour elle constitue la réalité psychique. Mais elle continue au moyen d'un travail qui peut lui-même être compris comme un travail de deuil, à savoir comme l'intériorisation des objets perdus représentant les désirs les plus archaïques. Loin de se borner à extirper le fantasme au bénéfice de la réalité, la cure le restitue en tant que fantasme en vue de le situer, sans le confondre avec ce qui est réel, sur le plan symbolique. Cette parenté entre la cure et le travail du deuil confirme, s'il en était encore besoin, que c'est l'expérience analytique qui exige que nous ajoutions la référence à l'imaginaire aux deux précédents critères. Ce n'est pas par hasard si, dans l'allemand de Freud, le terme *Phantasieren*⁶ a une amplitude plus vaste que le français « fantasme » et même que l'anglais *fantasy* : il couvre tout le champ que nous venons de parcourir. Il en résulte que ce qui est pertinent pour l'analyste, ce ne sont pas des faits observables, ni des réactions observables à des variables de l'environnement, mais la signification qu'un sujet attache à ce groupe de phénomènes. Je me risque à dire en résumé

6. Cf. note 57, p. 133.

que ce qui est psychanalytiquement pertinent, c'est ce qu'un sujet fait de ses fantasmes (en donnant à ce mot l'amplitude de l'allemand *Phantasieren*).

Quatrième critère. La situation analytique sélectionne dans l'expérience d'un sujet ce qui est susceptible d'entrer dans une histoire, au sens de récit. En ce sens, les « histoires de cas », en tant qu'histoires, constituent les textes primaires de la psychanalyse. Ce caractère « narratif » de l'expérience analytique n'a jamais fait l'objet d'une discussion directe chez Freud, du moins à ma connaissance. Néanmoins, il s'y réfère indirectement dans ses considérations sur la mémoire. On se rappelle la déclaration fameuse des *Études sur l'hystérie* : « Les patients hystériques souffrent principalement de réminiscences. » Il est vrai que ces « réminiscences » se révéleront ultérieurement n'être que des souvenirs-écrans et des fantasmes et non des souvenirs réels. Mais ces fantasmes, à leur tour, devront toujours être considérés en relation aux phénomènes d'oubli et de remémoration, étant donné leur lien avec la résistance et le lien entre résistance et répétition. La remémoration est ce qui doit prendre la place de la répétition. La lutte contre les résistances — que Freud appelle « *per-laboration* » — n'a pas d'autre but que de rouvrir le chemin de la mémoire.

Mais qu'est-ce que se souvenir ? Ce n'est pas seulement pouvoir évoquer certains événements isolés, mais devenir capable de former des séquences significatives, des connexions ordonnées. En bref, c'est pouvoir donner à sa propre existence la forme d'une histoire dont un souvenir isolé n'est qu'un fragment. C'est la structure narrative de ces « histoires de vie » qui, d'un « cas », fait une « histoire de cas ».

Qu'une telle mise en ordre des épisodes de sa propre vie en forme d'histoire constitue une sorte de travail — et même

de perlaboration - est attesté par le rôle d'un phénomène fondamental de la vie imaginaire, le phénomène de l'après-coup (*Nachträglichkeit*), souligné par Jacques Lacan. C'est le fait que « des expériences, des impressions, des traces mnésiques sont remaniées ultérieurement, et qu'elles peuvent à un autre degré de développement, et qu'elles peuvent alors se voir conférer, en même temps qu'un nouveau sens, une efficacité psychique »⁷. Avant de constituer un problème théorique, ce phénomène est impliqué dans le travail de la psychanalyse elle-même. C'est dans le processus de perlaboration évoqué plus haut que Freud découvre que l'histoire d'un sujet ne se conforme pas à un déterminisme linéaire, qui mettrait le présent sous le contrôle du passé de façon univoque. Au contraire le travail de l'analyse révèle que les événements traumatiques, « au moment où ils ont été vécus, n'ont pu pleinement s'intégrer dans un contexte significatif »⁸. C'est seulement l'arrivée de nouveaux événements et de nouvelles situations qui précipite la réorganisation ultérieure de ces événements passés. Ainsi, dans *L'Homme aux loups*, c'est une seconde scène sexuellement signifiante qui, après coup, confère à la première scène son efficacité.

Généralement parlant, de nombreux souvenirs refoulés ne deviennent des traumatismes qu'après coup. La question n'est pas seulement celle d'un délai ou d'une action différée. On voit combien la notion psychanalytique de mémoire s'éloigne de l'idée d'une simple reproduction d'événements réels par une sorte de perception du passé ; c'est plutôt un travail qui se poursuit à travers des structures toujours plus complexes. C'est ce travail de la mémoire qui est impliqué, entre autres

7. *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 33.

8. *Id.*, p. 34.

choses, par la notion d'histoire ou de structure narrative de l'existence. Pour la quatrième fois, une vicissitude de l'expérience analytique révèle un trait pertinent de ce qui, en psychanalyse, compte comme « fait ».

2. LA PSYCHANALYSE COMME HERMÉNEUTIQUE

Nous pouvons maintenant revenir à la définition de la psychanalyse par Freud. Cette définition, on s'en souvient, met l'accent sur le rapport entre « procédure d'investigation », « méthode de traitement » et « théorie ». C'est maintenant cette relation triangulaire qui va retenir notre attention. Non seulement la psychanalyse opère avec des « faits » d'une nature particulière, comme on vient de l'établir, mais ce qui tient lieu des procédures opératoires à l'œuvre dans les sciences naturelles est un type unique de relation entre procédure d'investigation et méthode de traitement. C'est cette relation qui tient le rôle médiateur entre théorie et fait.

Je voudrais montrer, dans la deuxième partie de mon exposé, que cette médiation par la procédure d'investigation et la méthode de traitement justifie jusqu'à un certain point une reformulation herméneutique de la théorie psychanalytique. Je me réserve de montrer, dans la troisième partie, que cette même médiation met en échec une interprétation unilatéralement herméneutique, et impose ce que j'ai appelé dans l'introduction une épistémologie mixte, mi-herméneutique et mi-naturaliste.

Commençons par une remarque générale sur la médiation exercée conjointement par la procédure d'investigation et la méthode de traitement. On peut dire que cette médiation n'est pas seulement mal interprétée, mais tout simplement méconnue dans la plupart des discussions sur la théorie psychanalytique.

Si la métapsychologie de Freud a été érigée en fétiche par les uns et méprisée comme marginale par les autres, c'est parce qu'elle a été traitée comme une construction indépendante. De trop nombreux travaux épistémologiques examinent les grands textes théoriques depuis l'*Esquisse* de 1895, le chapitre VII de *L'Interprétation du rêve*, jusqu'à *Le Moi et le Ça*, hors du contexte total d'expérience et de pratique. Ainsi isolé, le corps de doctrine ne peut conduire qu'à des estimations prématurées et tronquées. La théorie doit donc être relativisée, c'est-à-dire replacée dans le réseau complexe de relations qui l'encadre. À cet égard, il faut avouer que Freud lui-même est largement responsable de cette méconnaissance de la structure épistémologique de la psychanalyse. D'une façon générale, il tend à renverser le rapport entre théorie, d'une part, expérience et pratique, d'autre part, et à reconstruire le travail de l'interprétation sur la base de modèles théoriques devenus autonomes. Il perd ainsi de vue le fait que le langage de la théorie est plus étroit que celui dans lequel l'expérience analytique se constitue. En outre, il tend à construire ses modèles théoriques dans l'esprit positiviste, naturaliste et matérialiste des sciences de son temps. Les textes ne manquent pas qui invoquent une parenté exclusive entre la psychanalyse et les sciences naturelles, voire la physique, ou qui annoncent le remplacement futur de la psychanalyse par une pharmacologie plus avancée. Je propose de dire, à l'encontre de toute surélévation et de toute autonomisation de la théorie, que sa fonction est de codifier, dans un métalangage guidé conjointement par la procédure d'investigation et la méthode de traitement, les « faits » portés au jour par l'expérience analytique.

C'est dans ce cadre général, où la théorie est à la fois légitimée et relativisée, que se pose le problème d'une refor-

mulation de la théorie dans des termes plus proches de l'herméneutique, c'est-à-dire d'une théorie de l'interprétation appropriée à l'exégèse des textes.

On peut dire, en termes généraux, que cette reformulation est suggérée plutôt par la procédure d'investigation, au prix d'une certaine abstraction de la méthode de traitement. Ainsi isolée, la procédure d'investigation tend à donner la priorité aux relations de signification entre productions mentales. Comme on le dira dans la troisième partie, la méthode de traitement tend plutôt à donner la priorité aux relations de force entre systèmes. Ce sera précisément la fonction d'une théorie mixte d'intégrer ces deux dimensions de la réalité psychique.

La parenté entre la procédure d'investigation et les disciplines d'interprétation textuelle se manifeste de multiples façons. Et d'abord dans le processus d'interprétation appliqué au rêve. Ce n'est pas par hasard que la grande œuvre de Freud s'intitule *Traumdeutung*. Freud commente ainsi l'expression : « Je me suis proposé de montrer que les rêves sont susceptibles d'être interprétés » (*Deutung*). « Interpréter un rêve » signifie restituer son « sens » (*Sinn*), le remplacer (*ersetzen*) par quelque chose qui s'insère (*sich... einfügt*) dans l'enchaînement de nos actions psychiques comme un chaînon de grande importance et aussi valable que le reste.⁹ À cet égard, l'interprétation est souvent comparée à la traduction d'une langue dans une autre ou à la solution d'un rébus¹⁰. Freud n'a jamais mis en doute que, aussi inaccessible que puisse être l'inconscient, il ne cesse de participer aux mêmes structures psychiques que la conscience. C'est cette structure commune

9. Cf. références ci-dessus, p. 36.

10. *Id.*

qui lui permet d'« interpoler » le sens des actes inconscients dans le texte des actes conscients.

Ce premier trait relevant de la méthode d'investigation est parfaitement cohérent avec les critères du « fait » en psychanalyse discutés ci-dessus, en particulier avec les critères de dicibilité et de substituabilité. Si la procédure d'investigation peut s'appliquer à la fois aux symptômes névrotiques et aux rêves, c'est parce que « la formation de rêve » (*Traumbildung*) et la « formation de symptôme » (*Symptombildung*) sont homogènes et substituables¹¹. Ce trait est reconnu dès les *Études sur l'hystérie* (la *Communication préliminaire* de 1892 traite déjà de la relation entre la cause déterminante et le symptôme hystérique comme un « lien symbolique », parent du processus du rêve). Cette parenté profonde entre toutes les formations de compromis autorise à parler de la psyché comme d'un texte à déchiffrer.

Cette notion largement inclusive de texte n'embrasse pas seulement l'unité profonde entre rêves et symptômes, mais entre ceux-ci pris ensemble et des phénomènes tels que rêves diurnes, mythes, légendes, proverbes, jeux de mots, etc. L'extension progressive de la méthode d'investigation est assurée par la parenté spéciale qui existe entre, d'une part, le groupe des fantasmes assimilés plus haut à des scènes infantiles et, d'autre part, les structures mythiques les plus hautement organisées et les plus permanentes. À cette même procédure d'investigation ressortit, de façon tout à fait privilégiée, la structure « textuelle » commune au complexe d'Œdipe, découvert par Freud dans son auto-analyse, et à la tragédie grecque d'Œdipe, transmise jusqu'à nous par les chefs-d'œuvre de la littérature. Il y a ainsi correspondance

11. *Id.*

entre l'extension de la procédure d'investigation et ce qu'on pourrait appeler l'espace du fantastique en général auquel appartiennent des productions psychiques aussi diverses que le rêve éveillé, le jeu des enfants, le roman psychologique et d'autres créations poétiques. De la même manière, les conflits psychiques que le *Moïse* de Michel-Ange matérialise dans la pierre se prêtent au même type d'interprétation en vertu du caractère figurable et substituable de tous les systèmes de signes qu'embrasse la même procédure d'investigation.

Tels sont les traits de la méthode d'investigation qui, joints au critère du fait en psychanalyse, suggèrent une reformulation de la théorie psychanalytique dans les termes d'une herméneutique.

Cette reformulation équivaut à la substitution d'un métalangage à un autre. Le métalangage des écrits théoriques de Freud, on l'a vu, consiste dans la construction d'un modèle topique-économique, complété par une dimension génétique. Ce modèle ne met en jeu que des phénomènes de distribution d'énergie dans des localités distinctes appropriées à des systèmes obéissant eux-mêmes à des lois spécifiques.

Quel métalangage sera plus approprié à la nature des « faits » et à celle de la méthode d'investigation en psychanalyse ? Deux séries de suggestions ont été faites indépendamment l'une de l'autre.

En milieu anglo-saxon, sous l'influence de Wittgenstein, d'Austin et de la philosophie du langage ordinaire, les auteurs qui se sont attachés à reformuler la théorie plutôt qu'à la rejeter en bloc ont pris pour cadre de référence le type d'analyse linguistique qui prévaut dans ce qu'on appelle la « théorie de l'action ». Selon cette analyse, notre discours sur l'action met en jeu une « grammaire » (c'est-à-dire une morphologie et une syntaxe) irréductible à la « grammaire » qui

régit notre usage des concepts physiques, au premier rang ceux de mouvement, de force, d'énergie, etc. Parler d'action, c'est accepter les règles d'un « jeu de langage » tout à fait distinct, qui admet seulement des notions telles qu'intention, motif, agent, etc. Une des implications de cette dichotomie entre les deux « jeux de langage » de l'action et du mouvement concerne directement le point de notre discussion : selon ces analyses, nos motifs d'agir ne peuvent en aucune façon être assimilés aux causes par lesquelles nous expliquons les événements naturels. Les motifs sont des raisons d'agir, tandis que les causes sont les antécédents constants d'autres événements dont ils sont logiquement distincts. C'est sur la base de cette distinction qu'une reformulation de la théorie psychanalytique peut être tentée. Certains auteurs ont ainsi interprété la psychanalyse comme une extension du vocabulaire de l'action (intention, motif, etc.) au-delà de la sphère où nous sommes conscients de ce que nous faisons. La psychanalyse, selon cette interprétation, n'ajoute rien à la conceptualité ordinaire, sinon l'usage des mêmes concepts du langage ordinaire dans un nouveau domaine caractérisé comme « inconscient ». C'est ainsi par exemple qu'on dit de « l'Homme aux rats », analysé par Freud, qu'il a éprouvé un sentiment d'hostilité à l'égard de son père « sans en être conscient ». La compréhension de cette assertion repose sur le sens ordinaire que nous donnons à cette sorte d'hostilité dans des situations où l'agent est capable de reconnaître un tel sentiment comme étant sien. La seule nouveauté est l'usage de clauses telles que « sans en être conscient », « sans le savoir », « inconsciemment », etc.

Cette reformulation est acceptable jusqu'à un certain point. Freud lui-même déclare que dans l'inconscient nous trouvons des représentations et des affects auxquels nous pouvons

donner le même nom qu'à leur contrepartie consciente et auxquels manque seulement la propriété d'être conscients. On peut toutefois observer dès maintenant que ce qui est complètement omis dans cette reformulation, c'est le paradigme même de la théorie psychanalytique, à savoir que c'est le devenir inconscient en tant que tel qui requiert une explication spécifique. Il s'agira de savoir si cette explication ne met pas complètement en défaut la séparation des domaines de l'action et du mouvement et, conséquemment, la dichotomie entre motif et cause. On y reviendra dans la troisième partie.

Un autre cadre de référence a été proposé pour la reformulation de la théorie. Il a été suggéré par la parenté, aperçue par certains auteurs de langue allemande, entre la psychanalyse et ce qu'on appelle, dans l'école de Francfort ou dans son voisinage, la théorie des idéologies. Le thème commun à ces deux disciplines concerne les processus de symbolisation à l'œuvre dans la communication humaine; les troubles qui donnent lieu à l'intervention psychanalytique peuvent alors être considérés comme relevant de la pathologie de notre compétence linguistique. C'est ainsi qu'ils sont mis en parallèle avec les distortions découvertes à un autre niveau par la critique marxiste et post-marxiste des idéologies.

Psychanalyse et critique des idéologies partagent en effet la même obligation d'expliquer et d'interpréter des distortions qui ne sont pas accidentelles, mais systématiques, en ce sens qu'elles forment des sous-systèmes organisés dans le texte de la communication inter-humaine. Ces distortions sont l'occasion de la mécompréhension du sujet par lui-même. C'est pourquoi, pour rendre compte de ces distortions, nous avons besoin d'une théorie qui ne se limite pas à restaurer le texte intégral, non mutilé et non falsifié, mais qui prend pour objet les mécanismes mêmes qui altèrent et

falsifient le texte. Ces mécanismes, il est vrai, exigent que le décodage interprétatif des symptômes et des rêves dépasse une herméneutique purement philologique, dans la mesure où c'est la signification même de ces mécanismes de distorsion qui fait problème. Comme on le verra plus loin, c'est ici la raison pour laquelle les métaphores économiques (résistances, refoulement, compromis, etc.) ne peuvent être intégralement remplacées par des métaphores philologiques (texte, signification, interprétation). Mais le contraire n'est pas moins vrai : les métaphores économiques ne peuvent non plus se substituer à leur contrepartie philologique. Elles ne peuvent perdre leur caractère métaphorique et s'élever au rang d'une théorie énergétique qui serait à prendre en son sens littéral. C'est fondamentalement contre cette réduction au littéralisme du modèle de distribution d'énergie que nos auteurs formulent leurs propres théories en termes de communication et d'interaction symbolique.

Selon ces modèles alternatifs, les mécanismes de l'inconscient ne peuvent plus être tenus pour des choses ; ce sont des « symboles dissociés », des « motifs délinguisticisés » ou « dégrammaticisés ». Tels le bannissement ou l'ostracisme politique, le refoulement bannit une partie du langage de la sphère publique de communication et la condamne à l'état exilé d'un langage « privatif ». C'est ainsi que le fonctionnement mental simule un processus naturel, mais dans la mesure seulement où il a été réifié. Si donc nous oublions que cette réification résulte d'un processus de « désymbolisation », donc d'une « auto-alienation spécifique », nous construisons un modèle où l'inconscient est littéralement une chose. Mais, du même coup, nous sommes incapables de comprendre comment la « resymbolisation » est possible, c'est-à-dire comment l'expérience analytique elle-même

est possible. Nous ne pouvons le comprendre que si nous interprétons les phénomènes révélés par cette expérience comme des troubles de la communication et l'expérience analytique comme une réappropriation qui renverse le processus de dissociation symbolique. Il résulte de cette tentative de reconstruction que la psychanalyse doit être classée parmi les sciences sociales critiques, c'est-à-dire selon Jürgen Habermas, des sciences guidées par l'intérêt pour l'émancipation et motivées en dernière analyse par le souhait de recouvrer la force de la *self reflexion*.

J'accepte pour ma part le point de départ de cette critique du modèle énergétique de la métapsychologie freudienne. Ce qui lui manque, c'est une appréciation plus positive de la dimension économique de la psychanalyse. C'est ce point que nous allons maintenant considérer dans la troisième partie.

3. LIMITES D'UNE REFORMULATION HERMÉNEUTIQUE DE LA PSYCHANALYSE

Les tentatives de reformulation de la théorie psychanalytique en termes herméneutiques souffrent au départ d'une méconnaissance inverse de celle des formulations naturalistes. Pour déceler l'erreur, il faut revenir au rôle médiateur exercé conjointement par la procédure d'investigation et la méthode de traitement entre fait et théorie. Il apparaît alors que l'erreur initiale a été d'isoler les procédures d'investigation de la méthode de traitement. Si l'on rétablit ce lien étroit, il n'est plus possible de séparer ce que j'ai appelé plus haut les relations de sens des relations de force.

Mais un mot d'abord sur l'expression « méthode de traitement » (*Behandlungsmethode*). Cette notion doit être com-

prise en un sens qui s'étend bien au-delà du sens strictement médical de « cure », pour désigner l'ensemble de la manœuvre (c'est le sens de l'allemand *Behandlung*) analytique, dans la mesure où l'analyse elle-même est une sorte de travail. À la question de savoir en quoi l'analyse est un travail, Freud propose une réponse constante : la psychanalyse est essentiellement une lutte contre les résistances. C'est cette notion de résistance qui nous empêche d'identifier la procédure d'investigation avec une simple interprétation, c'est-à-dire avec la compréhension purement intellectuelle de la signification des symptômes. L'interprétation, entendue comme traduction ou comme déchiffrement, c'est-à-dire comme la substitution d'une signification intelligible à une signification absurde, n'est que le segment intellectuel du processus analytique. Même le transfert (qui nous est apparu plus haut comme le critère intersubjectif du désir) doit être tenu comme un aspect du « manquement » des résistances (comme il apparaît dans l'essai intitulé *Remémoration, répétition et perlaboration*¹²). Il en résulte que les trois thèmes de la compulsion de répétition, du transfert et de la résistance apparaissent liés au même niveau de la praxis analytique.

Cette lutte contre les résistances est si peu un aspect qu'on puisse isoler à son tour et confiner dans la technique, au sens le plus étroit du mot, qu'elle s'insinue dans la procédure d'investigation elle-même. Pourquoi, en effet, le sens d'un symptôme et le sens d'un rêve sont-ils si difficiles à déchiffrer, sinon parce que, entre le sens manifeste et le sens caché, se sont interposés des mécanismes de distorsion (*Entstellung*), ces mêmes mécanismes que Freud a placés sous le titre général de « travail du rêve » dans *L'Interpré-*

12. *Op. cit.*, note 7, p. 24.

tion du rêve ? Les formes diverses de ce travail sont bien connues : condensation, déplacement, etc. ; mais nous ne nous intéressons pas ici à la théorie du rêve en tant que telle, mais à la relation entre interprétation et méthode de traitement.

Cette « distorsion » est, en vérité, un bien étrange phénomène. Freud a recours à toutes sortes de métaphores quasi physiques pour rendre compte de cette opération dont il dit qu'« elle ne pense pas, ne calcule pas, ne juge en aucune manière : elle se borne à transformer »¹³. Nous avons déjà mentionné la condensation et le déplacement au titre des métaphores quasi physiques du travail de rêve. Mais c'est la métaphore centrale du refoulement qui réorganise toutes les autres, au point de devenir un concept théorique dont l'origine métaphorique est perdue (comme il arrive au surplus au concept de distorsion lui-même, qui signifie littéralement un déplacement violent aussi bien qu'une déformation). La semi-métaphore de la répression appartient au même cycle.

Une autre métaphore quasi physique d'égale importance est celle de l'investissement (*Besetzung, cathexis*), dont Freud ne dissimule pas la parenté avec l'opération d'un entrepreneur capitaliste qui investit son argent dans une affaire. Grâce à cette métaphore, la régression revêt une signification non seulement topographique, mais encore dynamique, dans la mesure où la régression à l'image procède de « changement dans les investissements d'énergie attachée aux différents systèmes »¹⁴. Ce jeu de métaphores devient extrêmement complexe, dans la mesure où Freud combine ensemble les métaphores textuelles (traduction, substitution, surdétermination, etc.) et les métaphores énergétiques, pour produire

13. *L'Interprétation du rêve*, p. 558.

14. *Id.*, p. 655.

des métaphores mixtes telles que déguisement, censure, etc.

Pourquoi Freud se place-t-il dans de tels embarras avec des concepts qui restent des semi-métaphores et, de surcroît, avec des métaphores inconsistantes, soumises à la polarité entre, d'une part, le concept textuel de traduction et, d'autre part, le concept mécanique de compromis, compris lui-même au sens de résultante entre des forces en interaction ?

La réponse n'est pas douteuse. C'est la conjonction entre la procédure d'investigation et la méthode de traitement qui contraint la théorie à user de cette manière de concepts semi-métaphoriques dénués de cohérence. Mais il faut alors en tirer toutes les conséquences épistémologiques. S'il est vrai que la paire constituée par la procédure d'investigation et la méthode de traitement occupe exactement la même place que les procédures opératoires dans les sciences d'observation pour relier le niveau des entités théoriques à celui des faits observables, la théorie elle-même doit rendre compte de cette solidarité indissociable entre l'interprétation du sens et le maniement des résistances. Il est requis de la théorie qu'elle représente la psyché à la fois comme un texte à interpréter et comme un système de forces à manipuler.

Si l'on admet cette position du problème, il faut bien avouer que la psychanalyse ne dispose pas d'une théorie qui satisfasse à toutes ces exigences : qui tienne compte à la fois des critères de ce qui vaut comme fait en psychanalyse, et de l'articulation à préserver entre la théorie et la paire constituée par la procédure d'investigation et la méthode de traitement.

C'est pourquoi je me borne à une suggestion. Si, comme je le crois, le modèle naturaliste ne peut être rectifié de façon à intégrer la dimension interprétative de la psychanalyse,

le modèle herméneutique peut-il intégrer, dans le parcours de l'interprétation, une phase explicative empruntée aux modèles topiques-économiques ?

La réponse paraît négative si l'on reste dans le premier cadre de référence proposé ci-dessus pour une telle reformulation. Si, en effet, l'on maintient l'incompatibilité des deux « jeux de langage » – motivationnel et causaliste – affirmée par toute une branche de la *linguistic analysis*, on se rend incapable de comprendre ce qui fait précisément problème en psychanalyse, à savoir que les mécanismes responsables de la distorsion dans le rêve et plus généralement les faisceaux de faits groupés autour du terme de « résistance » mettent en question la dichotomie alléguée par l'analyse linguistique entre motif et cause. Le propre de la psychanalyse est de nous mettre en face de motifs qui sont des causes et qui requièrent une explication de leur fonctionnement autonome. Bien plus, Freud ne pouvait opposer motif à cause en donnant au mot « motif » le sens de « raison de » dans la mesure où la « rationalisation » (terme qu'il emprunte à Ernst Jones) est elle-même un processus qui appelle une explication et qui, par là même, ne permet pas d'accepter une raison alléguée pour une vraie cause.

Ce n'est donc pas par hasard si Freud ignore entièrement la distinction entre motif et cause : toute son expérience rend impossible la formulation théorique de cette distinction. Ce qui est au contraire caractéristique de la psychanalyse, c'est qu'elle a recours à une explication en termes de « causes » en vue d'atteindre une compréhension en termes de « motifs ». C'est ce que j'essaie d'exprimer dans mon propre langage en disant que les faits de la psychanalyse relèvent à la fois de la catégorie du texte, et donc de la signification, et de la catégorie de l'énergie, donc de la force. Dire, par exemple, qu'un

sentiment est inconscient, ce n'est pas se borner à dire qu'il ressemble à des motifs conscients observés dans d'autres circonstances, c'est dire plutôt qu'il faut l'interpoler comme un facteur causalement pertinent en vue d'expliquer les incongruités d'un acte de conduite et que cette explication est elle-même un facteur causalement pertinent à l'œuvre dans l'analyse.

Le cadre de référence issu du rapprochement entre psychanalyse et théorie des idéologies me paraît mieux approprié pour tenter une synthèse entre le point de vue herméneutique et le point de vue économique. La critique des idéologies, on l'a vu, se donne elle aussi la tâche de rendre compte de distorsions non accidentelles, mais systématiques, de la communication. Elle est donc préparée à intégrer à la compréhension du sens, telle qu'elle se déroule au niveau des significations conscientes du discours, une phase explicative, qui s'applique expressément aux causes de la distorsion systématique.

Ce projet n'est pas inconsistent. Dans des domaines autres que la psychanalyse et que la théorie des idéologies — des domaines linguistiques et non linguistiques —, nous avons appris à composer ensemble compréhension et explication. Le décodage de textes tels que les récits fait appel à des mécanismes producteurs du sens qui ne sont pas accessibles à la conscience des locuteurs et des auditeurs. De même, dans la théorie de l'idéologie qui sert de parallèle rapproché pour la psychanalyse, il faut, pour analyser les distorsions systématiques du discours, porter au jour des structures plus radicales que celles du discours lui-même, mettant en jeu son rapport complexe avec le travail, avec l'argent, avec le pouvoir. Une étape explicative doit ainsi être intégrée à la compréhension des processus de désymbolisation et de resymbolisation.

C'est dans ces termes que se pose à mon sens le problème

épistémologique de la psychanalyse. Ce qui fait son caractère spécifique, voire énigmatique, c'est que ce qu'on a appelé, par comparaison avec le phénomène idéologique, « auto-alienation à soi-même » ou « réification de symboles dissociés », est la réalité même que la psychanalyse prend en compte. Cette réification symbolique est telle que le fonctionnement mental simule réellement le fonctionnement d'une chose. Cette réelle simulation empêche la psychanalyse de se constituer en province des disciplines exégétiques appliquées au texte ; elle requiert de la psychanalyse qu'elle inclue dans le processus de la compréhension de soi des opérations initialement réservées aux sciences naturelles. En ce sens, la mécompréhension de la psychanalyse par elle-même, qui s'exprime dans son identification exclusive à des modèles naturalistes d'explication, n'est pas entièrement sans fondement. Le modèle économique lui-même, avec son énergisme littéral et naïf, préserve quelque chose d'essentiel qu'une théorisation venue de l'extérieur est toujours en danger de perdre de vue, à savoir ce que j'ai appelé la simulation de la « chose » par le fonctionnement mental.

En retour, la rectification de l'interprétation herméneutique ne doit pas être telle qu'elle ramène purement et simplement au littéralisme énergétique. À cet égard, on ne saurait perdre de vue le caractère semi-métaphorique du vocabulaire énergétique, seul apte néanmoins à véhiculer le sens d'une simulation réelle de la chose par l'esprit dans les situations de réification symbolique.

C'est pourquoi je fais appel à l'idée d'herméneutique profonde, pour exprimer la tâche d'intégrer dans un modèle complexe d'interprétation le moment de l'explication causale et celui de la compréhension du sens. Le modèle reste herméneutique, en ce sens que, comme dans la théorie des idéo-

logies, le point de départ est dans la compréhension même falsifiée que l'individu prend de lui-même, et le point d'arrivée est dans une compréhension plus pénétrante, plus lucide, telle que la conscience revienne enrichie de ce qu'elle a d'abord méconnu, puis expliqué, enfin compris.

Me permettez-vous, pour conclure, d'inverser les termes du problème initial ? Nous nous demandions au départ quel secours la théorie psychanalytique pouvait attendre de l'herméneutique, entendue comme science des règles d'interprétation appliquées à tout ce qui est texte ou quasi-texte. On pourrait demander ce que l'herméneutique peut en retour attendre de la psychanalyse.

Il apparaît alors que tout ce que nous venons de dire sur la nécessité d'intégrer une étape explicative au processus de la compréhension ne s'applique pas seulement aux autres, mais aussi à soi-même. Je résumerai dans trois propositions le résultat de ce choc en retour de la psychanalyse sur l'herméneutique.

Je dirai d'abord qu'on ne se comprend soi-même qu'à travers un réseau de signes, de discours, de textes, qui constituent la médiation symbolique de la réflexion. En ce sens, il faut renoncer au *Cogito* cartésien, du moins sous sa forme intuitive. On ne se connaît pas soi-même, on ne cesse de s'interpréter.

Ensuite, il faut avouer que cette compréhension indirecte, médiante, commence par la mécompréhension. C'est la règle de toute herméneutique : il y a interprétation, disait Schleiermacher, où il y a d'abord mécompréhension. Telle est la base de ce que j'ai appelé autrefois l'herméneutique du soupçon qu'il ne faut jamais se lasser d'incorporer à l'herméneutique de la récollection du sens.

Troisième implication, la plus radicale de toutes : la compréhension de soi doit passer par un dessaisissement de soi, une abdication de la prétention à dominer le sens. L'appropriation de son propre sens est d'abord désappropriation de soi.

Il en résulte que la compréhension ultime de soi reste une idée limite, l'idée d'une compréhension qui aurait intégré les ressources les plus variées de la critique appliquée aux illusions de la conscience de soi. Telle serait l'herméneutique profonde à quoi la réflexion doit se convertir sous l'aiguillon de la psychanalyse et de la critique des idéologies. Seule cette herméneutique profonde répondrait à l'avertissement socratique : « Mensongère est la vie qui se soustrait à "l'examen" . »